

2° Sem, le père du peuple élu, ne reçoit pas une bénédiction ordinaire; sa bénédiction propre, c'est la connaissance du vrai Dieu. La prophétie messianique fait ici un pas de plus; quoique elle soit exprimée d'une manière vague, elle nous apprend ce que développeront et préciseront davantage les prophéties postérieures, que la race de la femme triomphera dans la race de Sem. Jéhovah est son Dieu, elle seule en conservera fidèlement le culte dans la postérité d'Abraham, tandis que les descendants de Cham et de Japhet s'abandonneront à l'idolâtrie. Aussi Dieu se nomme-t-il ici le Jéhovah de Sem; c'est la première fois qu'il s'appelle, dans l'Écriture, le Jéhovah d'un homme; il s'appellera plus tard le Jéhovah d'Abraham, quand il reportera sur ce dernier la bénédiction de Sem. Noé établit donc comme une alliance à part entre Dieu et son fils Sem. Sem est la souche sur laquelle seront greffés les Gentils. « Sem et Japhet, nonobstant les promesses faites au premier, semblent avoir joui pendant leur vie d'une fortune égale, et nous ne voyons nulle part que Dieu ait dépouillé, même à l'égard de Sem, sa nature abstraite d'Élohim et soit devenu, par le fait de manifestations ultérieures, le Jéhovah de Sem. La pensée de la prophétie est donc : Que le Seigneur soit loué, puisqu'il doit dans l'avenir se montrer à la postérité de Sem comme un Jéhovah » (1)!

3° La bénédiction accordée à Japhet suppose celle de Sem, qui en est comme la condition. La paraphrase chaldaïque interprète ainsi les paroles de Noé : *Condecorabit Dominus terminum Japheti, et proselyti fient filii ejus et habitabunt in schola Semi*. S. Jean Chrysostome dit à son tour : « Opinor [Noë] hos duos benedicendo, duorum populorum vocationem significare voluisse, et per Sem quidem Judæos, ex illo enim et Abraham et Judæorum genus multiplicatum est; per Japheth autem, gentium vocationem. Vide autem benedictionem hæc prænuntiare. *Dilatet enim, inquit, Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem*. Hoc in gentibus

(1) Mgr Meignan, *Prophéties messianiques, le Pentateuque*, p. 306.

adimpletum videmus. Cum dicit enim, *Dilatet*, omnes gentes subindicavit; sed dicendo, *Habitet in tabernaculis Sem*, significat gentes frui cœpisse iis quæ Judæis parata et adornata erant » (1). Noé promet donc en premier lieu à Japhet, conformément à son nom qui signifie *se dilater*, les avantages temporels, un accroissement et un pouvoir terrestres, et en second lieu, la participation aux avantages spirituels de Sem. *L'audax Iapeti genus* a en effet rempli l'univers; nous sommes des Japhétites qui habitons dans les tentes de Sem; Dieu a parlé un dialecte sémite dans l'Ancien Testament, et japhétique dans le Nouveau; le grec et le latin sont les deux instruments principaux dont s'est servi l'Esprit Saint pour introduire, par la révélation et l'Église romaine, la race de Japhet dans les tentes de Sem.

CHAPITRE V.

LA TABLE ETHNOGRAPHIQUE DE LA GENÈSE ET LA TOUR DE BABEL.

329. — Division du chapitre.

Le chapitre x de la Genèse nous fait connaître l'origine des principaux peuples qui habitèrent la Palestine et tous les pays connus du temps de Moïse. L'histoire de la tour de Babel se rattache par des liens étroits à la table ethnographique. Nous étudierons dans un premier article la table ethnographique elle-même, et dans un second la tour de Babel.

(1) S. J. Chrys. *Hom. xxix in Gen.*, t. LIII, col. 271. Cf. S. Augustin, *Contra Faustum*, XII, 24 : « *Latificet Deus Japhet et habitet in domibus Sem*, id est, in Ecclesiis quas filii prophetarum Apostoli construxerunt. » t. XLII, col. 266.

ARTICLE I.

La Table ethnographique.

Son importance. — Est-elle une liste complète de tous les peuples de la terre? — D'où viennent les peuples qu'elle ne mentionne point? — Les noms qu'elle contient sont-ils des noms d'hommes ou de peuples? — Résumé de la table ethnographique.

330. — Importance de la table ethnographique de la Genèse.

La table ethnographique, contenue dans le x^e chapitre de la Genèse, est « le document le plus ancien, le plus précieux et le plus complet sur la distribution des peuples dans le monde de la haute antiquité » (1).

« 1^o C'est pourquoi elle est encore aujourd'hui, dit la *Civiltà cattolica*, comme le pivot de toutes les études ethnologiques, non seulement pour les savants qui reconnaissent la divinité de la Bible, mais aussi pour ceux qui la nient. C'est le document *le plus ancien*, parce qu'il remonte, sans aucun doute, au moins à l'époque de Moïse, c'est-à-dire à quinze siècles avant Jésus-Christ, et que parmi les monuments profanes qui contiennent des descriptions de peuples, on n'en connaît aucun jusqu'ici qui remonte à une si haute antiquité et qui ne soit même bien plus récent. La table mosaïque est du reste, à vrai dire, de beaucoup antérieure à Moïse. L'auteur de la Genèse dut la compiler au moyen des mémoires et des traditions déjà anciennes, soigneusement conservées par la race d'Héber (la plus fidèle gardienne des généalogies, même parmi les Orientaux), et emportées par Abraham quand il sortit de la Chaldée. Nous en trouvons la preuve : 1^o dans l'ordre géographique des peuples énumérés dans la table, laquelle a pour centre, non l'Égypte ou la Palestine mais la Chaldée; 2^o dans ce fait que la distribution des peuples, telle qu'elle l'indique, était déjà altérée en plusieurs points importants, du temps de Moïse, comme le montrent les monuments égyptiens, pour ne point parler ici d'autres; 3^o dans la mention d'un certain nombre de villes, indiquées comme floriss-

(1) F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, éd. de 1869, t. I, p. 96.

santes et qui étaient cependant déchuës ou mêmes détruites longtemps avant Moïse (1). Le tableau peint par Moïse représentait donc l'état d'un monde beaucoup plus ancien, et le texte qu'il nous a laissé dans le x^e chapitre de la Genèse devait être la copie de textes originaux beaucoup plus anciens.

» 2^o C'est, en second lieu, le document *le plus précieux*, parce qu'il nous fournit une base authentique, « d'un prix inestimable » (2), pour les investigations historiques, sur les origines et les liens de parenté des nations les plus anciennes. Son importance devient de jour en jour plus sensible, à mesure que la science humaine fait des progrès au sujet des traditions et des monuments des peuples primitifs, de la comparaison de leurs langues respectives et des caractères physiologiques des diverses races, parce que, tandis que cette science éclaire, d'un côté, divers points de l'ethnographie mosaïque et les dénominations qu'elle emploie, dénominations restées jusqu'à présent en partie fort obscures et fort discutées, de l'autre, elle confirme merveilleusement la véracité du texte mosaïque, parce que ses *résultats* certains sont *pleinement d'accord* (3) avec le texte même. Les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte, pour ne parler que de celles-là, s'accordent si parfaitement avec la Genèse, que le rationaliste Ebers croit que l'auteur biblique a tiré de l'Égypte les éléments de son travail, concernant la race chamitique (4), et le vaillant défenseur de la Genèse, M. Charles Schoebel, n'hésite pas à affirmer d'une manière générale que « à mesure que les sciences linguistiques et historiques font des progrès, les diverses races énumérées dans le tableau [mosaïque], vien-

(1) « Voir là-dessus les savantes observations de M. Schœbel dans son récent travail, *L'authenticité mosaïque de la Genèse défendue contre les attaques du rationalisme allemand*; dans Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, février 1879, p. 104, etc. »

(2) F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 97.

(3) F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, p. 97. — « L'étude attentive des traditions de l'histoire, la comparaison des langues et l'examen des caractères physiologiques des diverses nations, fournissent, dit-il, des résultats pleinement d'accord sur cette matière avec le témoignage du livre inspiré. »

(4) Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, t. I, p. 55.

nent se ranger les unes après les autres sous le regard de l'historien » (1), rendant hommage, par leur belle ordonnance, à la science profonde de l'écrivain sacré.

» 3^e C'est enfin le document *le plus complet*, parce que, quoique Moïse n'ait point donné et n'ait point voulu donner un tableau ethnographique de *tout* l'univers, ni la généalogie de *tous* les peuples issus des fils de Noé, mais seulement de ceux qu'il importait le plus de connaître aux Hébreux pour qui il écrivait, l'énumération qu'il fait est si riche et si abondante, qu'on en chercherait en vain ailleurs une semblable; elle embrasse de fait un cercle immense de nations sorties du cœur de l'Asie occidentale pour peupler les trois parties du monde connues des anciens » (2).

331. — La table ethnographique de la Genèse est-elle une liste complète de tous les peuples de la terre?

« Moïse, en exposant la filiation des peuples, répond la *Civiltà cattolica*, se borne à une seule des grandes races humaines, à celle qui tient indubitablement le premier rang et l'emporte sur toutes les autres, c'est-à-dire la race blanche; il ne dit rien des trois races inférieures, la jaune, la rouge et la noire, qui sont pourtant une partie de l'espèce humaine; mais nous ne devons pas nous en étonner, parce que, comme nous l'avons remarqué, le but de Moïse ne fut pas de décrire l'origine de tous les peuples qui composent l'humanité, mais seulement de ceux que connaissait le peuple hébreu ou qu'il lui importait le plus de connaître. De ce nombre furent naturellement exclus ceux de l'extrême Orient asiatique, comme les Chinois, les Mongols, etc. (race jaune); ceux de l'Amérique inconnue (race rouge) et ceux du grand Océan, Papouans, Mélanésiens, etc. (race négro-océanique) : les Hébreux ne les connaissaient nullement, et ils n'avaient nul besoin de les connaître. Quant aux nègres de l'Afrique inté-

(1) Schœbel, *L'authenticité mosaïque de la Genèse*, etc., loc. cit., p. 106.

(2) *La Tavola etnografica di Mose*, *Civiltà cattolica*, 15 février 1879, p. 418-420.

rieure, les Hébreux, qui avaient demeuré en Égypte, les connaissaient certainement, car les pharaons, déjà avant Moïse, dans leurs nombreuses guerres contre les Africains, avaient coutume de ramener une multitude de nègres, faits prisonniers, dans les villes égyptiennes, où ils étaient réduits en esclavage : on peut les voir encore, sur les monuments de l'Égypte, représentés et peints avec tous les traits caractéristiques du type nègre (1); on les rencontre souvent mentionnés dans les papyrus et les inscriptions, sous le nom de *Nahsi* ou de *Nahasi* que leur donnaient les Égyptiens. Moïse ne parle point d'eux, peut-être parce qu'ils avaient toujours été et qu'ils devaient toujours rester à l'avenir complètement étrangers à l'histoire du peuple hébreu (2). »

332. — D'où viennent les peuples qui ne sont pas mentionnés dans le chapitre x de la Genèse.

« D'un autre côté, rien n'empêche de croire que Noé, après le déluge, dans les trois cent cinquante ans qu'il survécut, eut d'autres enfants qui, comme Sem, Cham et Japhet, devinrent eux-mêmes les pères de peuples nombreux, quoique la Bible n'en parle point. De même, on est parfaitement libre de supposer que Sem, Cham et Japhet eurent beaucoup d'enfants, outre ceux qui sont nommés dans la Genèse. Cette hypothèse est même expressément suggérée en ce qui concerne Sem, par la phrase biblique dans laquelle il est dit de lui que pendant les cinq cents ans qu'il survécut à la naissance d'Arphaxad, *genuit filios et filias*, Gen., xi, 11. On peut en dire autant par analogie des deux frères de Sem, et leur attribuer à chacun une longévité semblable et également féconde. Or, ces enfants non nommés des trois patriarches, fils de Noé, devinrent certainement, eux aussi, les pères de peuples nombreux, lesquels n'ont pas été nommés plus que

(1) « Voir, entre autres, les descriptions des hypogées de Thèbes, données par Champollion, Rosellini et Lepsius. Quelques-unes des représentations appartiennent au temps de Ramsès Meiamoun ou Sésostris le Grand, troisième roi de la XIX^e dynastie, sous lequel naquit Moïse. »

(2) *Civiltà cattolica*, ib., p. 436-437.

leurs pères dans la Genèse. Enfin, nous ajouterons, avec M. Lenormant (1), que la Bible n'empêche nullement d'admettre que quelques-unes des familles nées des trois fils de Noé, se séparèrent du tronc commun dans le temps qui s'écoula (et il fut au moins d'un siècle), entre le déluge et la tour de Babel, avant la dispersion générale amenée par la confusion des langues. Ces familles purent donner naissance à de nombreuses peuplades qui, en se propageant dans un isolement complet des autres, prirent une physionomie tout à fait propre et demeurèrent comme séparées de l'histoire du reste des hommes. Moïse n'avait pas à parler de ces premières familles, en supposant qu'il s'était proposé de décrire seulement, dans le dixième chapitre de la Genèse, la filiation des peuples qui, après avoir vécu ensemble dans le Sennaar, jusqu'à l'événement de Babel, se dispersèrent de là dans tout le monde.

« Ainsi, l'ethnographie mosaïque répand, d'une part, une vive lumière sur le berceau du monde postdiluvien et sur les commencements de l'histoire universelle, puisqu'elle nous fait connaître exactement l'origine et la descendance des peuples qui, partis du Sennaar pour occuper l'Asie, l'Europe et une partie de l'Afrique, formèrent la portion la plus noble et la plus considérable du genre humain, et elle laisse d'autre part le champ libre aux ethnographes modernes, pour compléter et achever le tableau, en éclairant, par leurs recherches et leurs découvertes, les points que Moïse a laissés dans l'ombre » (2).

333. — Les noms du chapitre x de la Genèse sont-ils des noms d'hommes ou de peuples ?

Après avoir recherché si le chapitre de la Genèse embrassait tous les peuples de la terre, la première question à examiner concernant la table ethnographique elle-même, c'est celle de savoir si les noms qui y sont contenus sont des noms d'hommes ou de peuples, les noms des chefs de fa-

(1) *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. 1, p. 110.

(2) *Civiltà cattolica*, ib., p. 437-438.

mille d'où sont issus les différents peuples, ou seulement les noms de ces peuples mêmes, *nomina gentilitia*.

Moïse nous dit qu'il veut faire connaître les générations des enfants de Noé, x, 5, 20, 31, 32. On peut entendre par là qu'il va énumérer non seulement les pères des peuples, mais aussi les nations qui sont issues de lui. Personne ne doute, en effet, que le chapitre x ne contienne une table ethnographique proprement dite, et non pas simplement une généalogie de famille. Cependant, on n'est pas d'accord sur le point de savoir si chaque nom propre désigne un individu, ou bien, au lieu d'un individu, un peuple. Autrefois, on croyait généralement que chaque nom était un nom de personne; aujourd'hui, beaucoup croient que tous ou la plupart des noms sont ethnographiques.

Les raisons en faveur de la première opinion sont que plusieurs des noms du chapitre désignent incontestablement des personnes, comme Sem, Cham et Japhet, x, 8 sq., et que les rapports des noms les uns avec les autres sont exprimés par le verbe *yalad, genuit*. Les partisans de la seconde opinion allèguent en faveur de leur sentiment la forme plurielle de plusieurs noms, x, 13, 14, qui ne saurait convenir à des individus, et la désignation de noms ethnographiques, x, 16-18. De ce que quelques noms désignent des individus, il ne s'ensuit pas, répondent-ils aux défenseurs de la première opinion, que d'autres noms ne désignent pas des peuples. Le mot *genuit* peut s'employer pour désigner la descendance d'une nation, comme celle d'un particulier (1).

Cette seconde opinion paraît la plus vraisemblable, en re-

(1) Cf. *père*, I Par., II, 24; IV, 3 (héb.); VIII, 29 (héb.). Le mot *'ab, père*, est employé vraisemblablement pour désigner le *fondateur* des villes de Thécué, d'Étham et de Gabaon. — Le verbe *יָלַד, yalad, engendrer*, paraît, particulièrement Gen., x, 13-14, désigner des générations médiatees. M. Wogue, dans son *Pentateuque*, x, 1, p. 68-69, traduit : *Misraïm fut la souche*, des Loudim, etc., » et il explique en note : « Nous ne disons pas *engendra*, parce que les noms suivants paraissent être au pluriel et désigner des peuples, à en juger par leur terminaison et par le *מִשְׁמֵהוּ* du verset suivant. Seulement il faut noter l'absence de l'article. »

jetant l'exagération de ceux qui ne veulent voir dans tout le chapitre que des noms ethniques. Moïse a désigné quelquefois seulement le père d'un peuple par son nom propre; d'autre fois, il a désigné le peuple lui-même, d'où la forme plurielle, et alors, en mettant le nom ethnique au singulier, on a le nom même du père de ce peuple, ce qui explique l'emploi du mot *genuit*.

334. — Résumé de la table ethnographique.

La seconde et dernière question à examiner brièvement au sujet du dixième chapitre de la Genèse, c'est celle de la détermination géographique des lieux occupés par les peuples dont Moïse fait l'énumération.

I. Les *Chamites* furent les premiers, des trois grandes familles, qui s'éloignèrent du centre commun de l'humanité, se répandirent sur la plus vaste étendue de territoire et fondèrent les plus antiques monarchies. — 1° Cousch et les Couschites s'étendirent depuis la Babylonie, le long des côtes de l'Océan indien, jusqu'en Éthiopie, au sud de l'Égypte. Les inscriptions hiéroglyphiques confirment le récit de la Genèse : elles désignent toujours les peuples du Haut-Nil sous le nom de Cousch. Nemrod, le premier conquérant, le fondateur d'Érech et de Chalanné, était aussi un fils de Cousch, Gen., x, 8. — 2° Misraïm peupla l'Égypte. Les Arabes appellent encore aujourd'hui ce pays et sa capitale Misr. Les Psaumes appellent l'Égypte la terre de Cham, Ps. LXXVII, 51; CIV, 23; CV, 22, sans doute parce que c'était le pays où la race de Cham s'était élevée au plus haut degré de puissance et de civilisation. — 3° Phut peupla les côtes septentrionales de l'Afrique. On trouve, dans les inscriptions égyptiennes, des Africains nomades ainsi appelés. — 4° Chanaan habita la contrée qui prit son nom. Les Chananéens comprenaient les Phéniciens et les tribus nombreuses qui occupaient le pays renfermé entre la Méditerranée et la mer Morte avant l'établissement des Hébreux.

II. Les descendants de *Sem* occupèrent cette partie de la terre qui s'étend entre la mer Méditerranée et l'Océan indien

d'une part, et, de l'autre, depuis l'extrémité nord-est de la Lydie, jusqu'à la péninsule arabique : au sud, Aram habita la Syrie; Arphaxad, la Chaldée; Assur, l'Assyrie; Élam, l'Élymaïde, qui devint plus tard une province de la Perse; Joctan, l'Arabie.

III. De *Japhet* sortirent : 1° Gomer, père des races kymris ou celtes (1); 2° Magog, des races scythes et teutoniques; 3° Madaï, des races iraniennes (Bactriens, Mèdes et Perses (2)); 4° Javan, d'Élisa, Tharsis, Kithim, Dodanim (ou Rodanim), races pélasgiques, hellènes, italiotes, etc. (3); 5° Thubal, des Thubaliens, Ibères; 6° Mosoch, des Cappadociens, etc.; 7° Thiras, d'une partie des races scythes ou slaves. — La tradition grecque avait conservé le souvenir de l'origine asiatique de Japhet, puisqu'elle disait que Japet était l'époux de l'Asie (4).

(1) Établis d'abord au nord du Pont-Euxin, puis au midi de cette mer. Hérod., iv, 11, 12, 13.

(2) « Les Madaï ont donné leur nom au pays de Mad, qui est énuméré parmi les satrapies de Darius, dans l'inscription cunéiforme de Persépolis, Lassen, *Die altp. Keilinschr. von Persepolis*, 5, 63, ce qui s'accorde avec Hérodote, III, 93, qui, à l'occasion de ce même roi, place les Aryens dans la 16^e satrapie. On sait que les Aryens, Ἄριοι, sont les mêmes peuples que les Mèdes, Hérod., VII, 62. Par Madaï, l'auteur du tableau de la Genèse entend donc la race aryenne en tant qu'iranienne... Remarquons encore, comme une preuve de la haute antiquité de notre tableau ethnographique, que l'auteur n'a qu'un seul nom pour les Aryens, qui se divisèrent de bonne heure en un grand nombre de peuples, Hérod., I, 101, parmi lesquels plusieurs, tels que les Hindous et les Perses, furent célèbres dans l'histoire dès un temps fort reculé. » Schœbel, *L'authenticité mosaïque de la Genèse, Annales de philosophie chrétienne*, février 1879, p. 111, 112; voir le tableau, p. 108-109.

(3) « La race de *Javan*, avec ses tribus nommées Elisa, Tarsis, Kithim et Dodanim, ce sont les Hellènes, représentés aussi par les Ioniens, Ἴωνες, ou Grecs... Toute l'antiquité a entendu par Javan les Grecs, et Hérodote identifie les Ioniens et les Pélasges, VII, 94; Daniel, VIII, 21 [texte hébreu], appellé positivement Alexandre roi de Javan; les Égyptiens nommaient les Grecs Iouan (Champollion, *Gramm. égypt.*, ch. 3, § 5); les Perses, comme il résulte des inscriptions, les désignaient par le mot Iouna (Lassen, *Indische Alterthum*, t. I, p. 729) : les Arabes les appelaient Jonanijou (Frahn, ap. Pott., *Etym. Forsch.*, t. I, p. 41) et dans le code de Manou, ils portaient le nom de Javanas (Manavadh. X.) » Schœbel, *ib.*, p. 112-113.

(4) Apollodore., I, c. 2, § 3.

ARTICLE II.

La Tour de Babel.

Construction de la tour de Babel. — Tous les hommes vivants à l'époque de cette construction étaient-ils réunis dans la plaine où elle fut élevée? — La langue parlée par les hommes qui la bâtirent était-elle la langue primitive, et la langue primitive était-elle la même que la langue hébraïque? — La confusion des langues fut-elle instantanée, ou bien lente et progressive?

335. — Construction de la tour de Babel.

Après le déluge, les hommes, pour se faire un nom, commencèrent à bâtir une ville et une tour, dans la plaine de Sennaar, c'est-à-dire dans la Babylonie (1). Tout porte à croire que la tour fut commencée sur l'emplacement actuel de Birs-Nimroud (2). Comme elle demeura inachevée, nous ne savons quelle hauteur elle atteignit. Le plan des constructeurs devait être d'élever sept étages, en retrait les uns sur les autres, si nous en jugeons par les monuments postérieurs semblables de ce pays. Les matériaux étaient des briques, au lieu de pierres; l'asphalte servit de ciment. Dieu confondit le langage des hommes qui travaillaient à cette œuvre d'orgueil, et ils se dispersèrent de là dans tous les pays.

336. — Questions à résoudre à l'occasion de la tour de Babel.

Le récit mosaïque de la construction de la tour de Babel est, à cause de sa brièveté, enveloppé d'obscurités qu'il n'est point facile de dissiper. On s'est demandé : 1° Si tous les hommes alors vivants étaient rassemblés dans la plaine de Sennaar; 2° si la langue qu'ils parlaient était la langue primitive et si cette langue est la langue hébraïque; 3° si la confusion des langues avait été instantanée ou si le changement de langage s'était produit successivement. — Tous les rationalistes prétendent que le récit du chapitre XI de la Ge-

(1) Gen., XI, 3-4. Sur le sens du verset 4 en hébreu, voir le P. Delattre, *Le Plan de la Genèse*, dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1876, p. 34-35.

(2) Voir *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 287 sq.

nèse est un mythe et non un fait historique. En répondant aux questions qui viennent d'être énumérées, nous établirons la réalité de l'événement raconté par Moïse.

337. — I. Tous les hommes alors vivants étaient-ils rassemblés dans la plaine de Sennaar au moment de la construction de la tour de Babel?

On le croit généralement; il est cependant possible que ce soit seulement la race de Sem, avec une partie de celle de Cham (1), qui ait travaillé à la tour de Babel. — 1° Le texte hébreu commence, il est vrai, le chapitre XI, en disant que toute la terre n'avait qu'une seule langue, mais « toute la terre, explique le P. Delattre, pourrait signifier tout le pays où la tradition prit naissance » (2); et, quoi qu'il en soit de ce point, l'auteur sacré ne dit nulle part que tous les hommes étaient rassemblés dans la plaine de Sennaar (3). — 2° L'histoire de la dispersion des peuples, qui fait le sujet du ch. X, est placée par Moïse avant l'épisode de la confusion des langues, et Gen., X, 32, semble signifier que la séparation des enfants de Noé commença peu après le déluge. — 3° Le verset 2 du ch. XI lui-même, nous apprend que les hommes qui élevèrent la tour de Babel venaient d'une contrée orientale, et, quelle que fut la cause de leur migration, il n'est guère possible de supposer qu'ils n'avaient laissé personne sur leur route. — 4° S'ils étaient nomades, leurs troupeaux ne pouvaient être tous réunis dans la plaine de Sennaar; s'ils étaient sédentaires, comme leur projet de construire une ville pour s'y fixer, dès qu'ils ont trouvé un emplacement propice, porterait à le croire, il avait dû rester des habitants dans la ville ou les villes qu'ils avaient quittées (4). — 5° D'après les chiffres donnés par le texte hébreu, la confusion

(1) Gen., X, 10.

(2) *Le Plan de la Genèse*, *Revue des questions historiques*, juillet 1876, p. 33-34.

(3) Voir Gen., XI, 2, 8. Cf. n° 332.

(4) On peut voir le développement de cette considération par le P. Delattre, *Plan de la Genèse*, *Revue des questions historiques*, juillet 1876, p. 33.

des langues aurait eu lieu 117 ans après le déluge; d'après les Septante, 400 ans. Si l'on accepte ce dernier nombre, il est clair que tous les descendants de Noé ne pouvaient vivre alors en Babylonie, et l'histoire d'Égypte semble exiger qu'on admette qu'à cette époque les enfants de Misraïm étaient déjà établis dans la vallée du Nil. — Il n'est donc pas nécessaire d'interpréter le texte biblique en ce sens que tous les hommes étaient réunis dans le Sennaar; le contexte et l'ensemble même du récit de la Genèse paraissent favoriser l'interprétation contraire, et ainsi s'évanouissent toutes les objections soulevées au nom de l'histoire contre la narration de Moïse.

338. — II. La langue parlée par les hommes qui construisirent la tour de Babel était-elle la langue primitive, et la langue primitive était-elle la même que la langue hébraïque ?

1° Tout le genre humain étant issu d'Adam et d'Ève d'abord, et des enfants de Noé ensuite, a par là même parlé au commencement une seule langue; mais, d'après les lois qui régissent le langage, elle a dû se modifier insensiblement; les mots se sont multipliés, leurs formes se sont altérées, etc., de sorte que, dès le temps du déluge, à moins d'un miracle dont nous n'avons aucune preuve, l'idiome d'Adam était déjà probablement changé dans sa physionomie extérieure, quoiqu'il fût resté le même dans le fond. S'il s'était, depuis, écoulé quatre siècles, selon la chronologie des Septante, lors de la construction de la tour de Babel, le même phénomène s'était naturellement reproduit, et aux modifications qui existaient du temps de Noé s'étaient ajoutées des modifications nouvelles. La langue des hommes à cette époque était donc la langue primitive, mais changée et perfectionnée par l'usage, enrichie de termes nouveaux et de formes nouvelles.

2° Les descendants de Sem purent conserver mieux que les autres races l'idiome qu'avait employé leur père, parce qu'ils s'éloignèrent moins que le reste des hommes du berceau du genre humain; néanmoins, si Dieu ne suspendit pas les lois qui règlent les transformations du langage, le dia-

lecte que parlèrent les ancêtres d'Abraham dut changer sur leurs lèvres comme sur les lèvres de tous les autres peuples, quoique on puisse admettre que la langue hébraïque, de même que les autres dialectes sémitiques, se rapproche plus que toute autre de la langue qu'on parlait dans la plaine de Sennaar.

3° Quelques Pères (1), il est vrai, et de nombreux savants jusqu'à nos jours, ont cru que la langue hébraïque était la langue primitive, la langue qu'avait parlée Adam dans le Paradis terrestre; mais l'étude comparée des langues, entreprise par les philologues de notre siècle, ne permet plus de soutenir cette opinion. — 4° L'histoire de la linguistique, comme on vient de le voir, démontre qu'aucun idiome ne se conserve longtemps sans changement, surtout quand il n'est pas fixé par l'écriture. — 2° De plus, l'étude analytique de l'hébreu établit qu'il n'est pas un idiome primitif. Son vocabulaire renferme des mots composés, et sa grammaire est remplie de formes qui ont été constituées à l'aide de débris de termes anciens, rongés par le temps et soudés entre eux dans la nuit des âges. Les temps des verbes, par exemple, sont composés comme les nôtres, d'un radical et de pronoms qui modifient le sens du radical, etc. Or, d'après le système philologique qui paraît le plus vraisemblable, les langues, dans leur premier état, et la langue primitive, par conséquent, ont dû être monosyllabiques, c'est-à-dire exclusivement composées de mots d'une syllabe, qu'on plaçait les uns à la suite des autres, suivant leur ordre logique, comme on le fait encore aujourd'hui en chinois. — Dans leur seconde période de formation, les monosyllabes commencèrent à se juxtaposer et à s'agglutiner entre eux, de manière que la partie agglutinée modifiât le sens du terme auquel elle était jointe, mais tout en conservant à la racine, d'une manière sensible, son sens primitif, ainsi qu'il arrive dans le turc ou dans quelques-uns de nos mots, comme porte-plume, par exemple, où les deux élé-

(1) Orig., *Hom. xi in Num.*, c. IV, t. XII, col. 649; S. Aug., *De Civ. Dei*, XVI, 11, n° 1; XVIII, 39; t. XLI, col. 490 et 598. Cf. S. Jérôme, *In Sophon.*, III, 8-9, t. XXV, col. 1378.

ments *porte* et *plume* réunis restent les mêmes sans altération. — Dans la troisième période de formation, les langues agglutinantes deviennent flexionnelles, c'est-à-dire que la racine et les mots ajoutés à la racine pour en modifier le sens, lui faire exprimer le genre ou le nombre, les différences de temps, de modes et de rapports, perdent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, conscience d'eux-mêmes, s'altèrent et se défigurent de façon qu'il est impossible ou très difficile de reconnaître quels ils ont été d'abord. Ainsi, notre futur est composé de l'infinitif et de l'indicatif présent du verbe avoir : j'*aimerai* est *aimer + ai*; tu *aimeras*, *aimer + as*; il *aimera*, *aimer + a*; l'auxiliaire, aux trois personnes du singulier, est resté dans son intégralité, mais à la première et à la seconde personne du pluriel, il s'est contracté : nous *aimerons* = *aimer + ons*, pour *avons*; vous *aimerez* = *aimer + ez* pour *avez*. La grammaire comparée a pu seule nous faire découvrir l'origine de notre futur; mais, malgré toutes les recherches, nous ignorons quel est le mot primitif qui est l'origine du pluriel français et latin du substantif ou de la forme féminine des adjectifs. Il y a ainsi beaucoup de flexions dont la source nous est inconnue. Cf. n° 308.

Les langues flexionnelles sont donc celles qui sont arrivées à la période la plus avancée de leur développement. Certains idiomes ont pu rester stationnaires et s'arrêter dans le monosyllabisme, comme le chinois, ou ne pas aller au delà de l'agglutination, comme le turc; mais aucun n'a pu parvenir aux flexions sans avoir passé auparavant par les deux étapes intermédiaires.

Ces lois linguistiques établies, il est aisé de voir que l'hébreu ne peut être dans sa forme, quoique il puisse l'être dans son fond, la langue primitive, telle qu'elle était parlée dans le paradis terrestre, car elle est une langue flexionnelle; elle a subi, par conséquent, une double métamorphose et n'a pu atteindre son état actuel qu'après de nombreux changements, après avoir passé de l'état monosyllabique à l'état agglutinant, pour se fixer enfin à l'état de flexion. La philologie comparée donne ainsi raison à S. Grégoire de Nysse, écrivant

dans sa réfutation d'Eunomius : « Moses multis sæculis post turris ædificationem natus, una ex posterioribus lingua usus est. » (1)

339. — III. La confusion des langues fut-elle subite et instantanée ou bien lente et progressive?

1° S. Grégoire de Nysse soutient cette dernière opinion, et l'on peut la soutenir après lui (2).

2° Cependant la plupart des Pères et des commentateurs ne croient pas que la confusion des langues à Babel ait consisté en une simple mésintelligence, survenue, par la volonté divine, entre ceux qui travaillaient à la tour; ils pensent que, par un miracle qu'il était certainement très facile à Dieu d'opérer, leur langage fut subitement changé, de façon qu'il leur fût impossible de se comprendre entre eux (3).

(1) S. Gregor. Nyss., *Contra Eunomium*, l. XII, pars altera, t. XLV, col. 995.

(2) « Rerum natura, dit-il, utpote a Deo fixa manet immobilis; voces autem horum significative ad tot linguarum differentias divisæ sunt, ut neque multitudinem numerare facile sit. Quod si quis confusionem quæ in exstructione turris accidit ut dictis contrariam profert, neque illic linguas hominum facere Deus dicitur, sed quæ erat eam confundere, ut non omnes unam omnium audirent. Quamdiu enim erat eadem vita, et nondum in multas gentium differentias dispertiti fuerunt, una voce eodemque sermone utens simul vivebat omnium hominum plenitudo; postquam vero divina voluntate oportuit omnem ab hominibus terram habitari, tunc divulsi secundum vocis communionem alii alio dispersi fuerunt, et cum alii alio verborum et vocis caractere conjuncti et accommodati fuerunt, conciliatricem quamdam mutua concordia sermonis consonantiam sortiti, in rerum quidem cognitione non discordantes, sed in nominum forma differentes. Non enim quid aliud apud alios lapis, vel lignum videtur, sed apud singulos materia nomina differunt. Quare sermo nobis fixus manet, qui voces humanas nostræ mentis sive intelligentiæ inventa esse defuit. Neque enim a principio quamdiu consonum sibi ipsi humanum genus universum fuit, verborum Dei aliquam doctrinam factam esse hominibus ex Scriptura didicimus; neque postquam in varias linguarum differentias dispertiti fuerunt homines, quomodo quisque loqueretur divina lex præstituit, sed *volens Deus homines diversis uti linguis, naturam dimisit, ut pergere pro arbitrio apud singulos sonum articulare ad explanationem hominum.* » — S. Gregor. Nyss., *Contra Eunomium*, l. XII, pars altera; t. XLV, col. 995.

(3) « Sicut linguæ unitas contubernium fecit, dit S. Jean Chrysos-